

IL ÉTAIT UNE FOIS

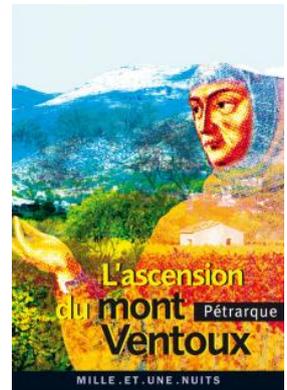
Histoire très compacte de l'alpinisme

En préambule de cette histoire, il faut rappeler que le terme d'alpinisme est aujourd'hui employé de manière abusive, car on escalade des montagnes dans tous les coins du monde. Mais c'est dans les Alpes centrales, entre Savoie et Tyrol, que l'ascension des sommets a débuté au XIXe siècle. Par extension, le terme d'alpinisme s'est ensuite généralisé pour évoquer cette activité nouvelle.

Rétrospective sur l'histoire aussi particulière qu'originale des montagnards.

La préhistoire de l'alpinisme

Naturellement, il est facile d'imaginer que depuis très longtemps, des hommes se sont aventurés sur des hautes montagnes. Dans sa monumentale « Histoire de l'alpinisme », Roger Frison Roche évoque ainsi des ascensions dont les motifs relevaient aussi bien du militaire (lors de la guerre du Jugurtha en 106 av. J.C.), que du poétique (Pétrarque au Mont Ventoux en 1336), du religieux (Rochemelon en 1358) ou du scientifique (Léonard de Vinci au Monboso en 1482). Mentionnons également la belle ascension sportive du « Mont inaccessible » - le Mont Aiguille dans le Vercors - en 1492 par Antoine de Ville au moyen d'échelles. Mais jusqu'au XVIe siècle, l'exploration des montagnes demeure l'apanage de quelques savants, médecins, botanistes et chercheurs de cristaux de roches (très abondants dans le massif du Mont-Blanc).



La naissance de l'alpinisme (1786 - 1850)



Jacques Balmat

La conquête du Mont-Blanc

Beaucoup d'historiens s'accordent à reconnaître que la première ascension du Mont-Blanc marque le véritable acte fondateur de l'alpinisme. Elle trouve son origine chez un jeune encyclopédiste genevois, Horace Benedict de Saussure, qui promet une récompense à qui gravira ce sommet. Le 8 août 1786, deux Chamoniards, le docteur Michel Paccard (28 ans) et le cristallier Jacques Balmat (24 ans), foulent le toit des Alpes. Quant à Saussure, il atteint le sommet (qui appartient alors au duché de Savoie) l'année suivante.

Progressivement, des candidats à l'ascension des montagnes se manifestent de toute l'Europe. Des paysans des hautes vallées alpines, sollicités pour guider les visiteurs, scientifiques, humanistes ou passionnés deviennent les premiers guides, utilisant toutefois un matériel sommaire (bâton ferré...). C'est ainsi que les principaux sommets alpins sont explorés : le Grossglockner (3798 m en 1800), la Jungfrau (4166 m en 1811), le Grossvenediger (3662 m en 1841)...

La Compagnie des Guides de Chamonix est créée en 1821, au lendemain du décès de trois guides. Elle instaure alors des conditions d'exercice et des règles de fonctionnement qui visent autant la sécurité de tous, que la promotion des valeurs de solidarité entre ses membres. Des structures équivalentes apparaissent également dans d'autres communes alpines : Zermatt en 1849, Courmayeur en 1850...

Un abri de montagne est construit en 1853 à mi-parcours de l'ascension du Mont-Blanc, alors que des artisans se spécialisent dans la fabrication de matériel, comme le forgeron chamoniard François Simond qui, dès 1860 met au point les premiers piolets et crampons.

Le massif du Mont-Blanc qui concentre de très nombreux sommets et glaciers, devient dès lors le lieu emblématique de l'alpinisme. Mais les Pyrénées font aussi l'objet de conquêtes des principaux sommets : Mont-Perdu en 1806, Vignemale en 1837, Aneto en 1842.

L'alpinisme « scientifique »

Le début du XIXe siècle est aussi marqué par une grosse activité des scientifiques qui investissent le milieu montagnard. C'est le cas des géodésiens, militaires chargés d'effectuer des relevés topographiques et la triangulation pour établir les cartes d'État-Major, qui parcourent notamment les Pyrénées ; des naturalistes (Friedrich Parrot, Louis Ramond de Carbonnières) ; ou encore des premiers glaciologues (Louis D'Agassiz et Pierre Desor avec leurs travaux sur le mouvement des glaciers dans l'Oberland).

L'âge d'or de l'alpinisme sportif (1850 - 1865)

À partir du milieu du XIXe siècle, les raisons scientifiques qui poussent les hommes vers les montagnes s'effacent pour laisser place à des objectifs centrés sur la conquête des sommets. L'alpinisme sportif prend son essor sous l'action de fortunés aristocrates anglais. Les récits des premières ascensions provoquent également un irrésistible intérêt pour l'exploration des montagnes et un engouement important parmi les élites et les intellectuels d'outre manche qui ont déjà le goût du sport.

En quinze ans, tous les « 4000 » des Alpes sont vaincus, dont la moitié par des Anglais, au sein de cordées conduites par des Guides du Valais, de l'Oberland et de Chamonix. Edward Whymper, l'une des grandes figures de l'alpinisme, s'entoure des meilleurs guides (Michel Croz de Chamonix, Franz Biner de Zermatt, Christan Almer de Grindelwald).

En 1857, les Britanniques créent l'*Alpine Club*, le premier club d'alpiniste (il faudra attendre 1874 pour qu'un club français voit le jour). Des refuges de montagne sont construits.

L'année 1865 marque l'apothéose de l'alpinisme dans l'arc alpin avec l'ascension des Grandes-Jorasses, de l'Aiguille Verte, du Cervin, du Mont-Blanc (versant italien), ainsi que de quatre-vingt-deux autres sommets alpins. Mais lors de la descente du Cervin que vient de gravir Edward Whymper et son équipe, une chute mortelle emporte quatre membres de la cordée. La formidable ascension se transforme en tragédie, provoquant une immense polémique en Angleterre



Edward Whymper

En 1877, le Français Pierre Gaspard réussit l'ascension de la Meije, dernier sommet vierge important des Alpes. C'est la fin d'un âge d'or de l'alpinisme centré sur l'atteinte des sommets inviolés.

L'alpinisme se diffuse aussi rapidement dans d'autres parties des Alpes, notamment dans les Alpes Dauphinoises (Ecrins-Pelvoux), en Suisse (Oberland bernois, Haut Valais, Engadine), en Autriche (Tyrol), en Italie (Val d'Aoste, Alto-Adige, Dolomites, etc.), ainsi que dans d'autres massifs européens (Pyrénées, Tatras polonaises et slovaques, Slovénie, Écosse, Norvège...). Déjà, certains s'aventurent sur des massifs situés hors d'Europe : Caucase, Andes, Himalaya, Rocheuses, Alaska.

De nouveaux itinéraires (1865 - 1914)

Après avoir gravi les principaux sommets alpins par les voies normales, les alpinistes se lancent dans des courses plus difficiles, en privilégiant la difficulté des itinéraires. D'un bout à l'autre des Alpes, et même jusqu'au Caucase, des grandes voies rocheuses et glaciaires sont tentées et réussies sans forcément la présence de guides. Il faut d'ailleurs noter que le mot « alpiniste » n'apparaît que dans la dernière décennie du XIXe siècle, remplaçant « touriste », « excursionniste » ou « ascensionniste ».



Alfred Mummery

En 1876, Henri Cordier est le premier alpiniste français à s'engager dans un itinéraire vraiment difficile, en réussissant l'audacieuse ascension du couloir de l'Aiguille Verte (qui portera son nom).

Le britannique Alfred Mummery devient le grand précurseur de l'escalade de difficulté (arête de Zmutt en 1879 au Matterhorn, Grépon en 1881, Grands Charmoz en 1892). Il devient même l'un des premiers amateurs à grimper sans guide. Il mourra dans l'Himalaya, en tentant le Nanga Parbat en 1895.

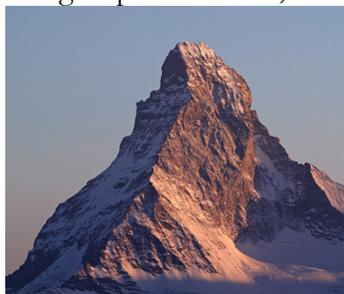
Les deux cordées Ryan - Lochmatter et Youg - Knubel marquent également cette période par de grandes ascensions, tandis que des grimpeurs réussissent de

belles premières dans les Dolomites. En 1905, Oliver Perry-Smith franchit pour la première fois la barre du sixième degré.

L'année 1910 voit l'émergence de « l'école de Munich » qui réunit un groupe de grimpeurs exceptionnels (Paul Preuss, Hans Dülfer, Otto Herzog, Hans Fiechtl) qui, par leurs performances et des nouvelles techniques, bousculent le monde de l'escalade. Munich remplace alors Londres qui refuse l'utilisation de nouveaux matériels tels que pitons ou crampons à glace, comme point névralgique de l'alpinisme, marquant ainsi l'éclosion des Alpes orientales.

Les derniers grands problèmes des Alpes (1918 - 1938)

La fin de la guerre permet aux grimpeurs allemands et autrichiens d'importer dans les Alpes occidentales les nouvelles techniques et matériaux de grimpe. Il faut en effet rappeler que jusqu'en 1914, l'équipement des alpinistes était sommaire avec corde en chanvre, souliers à clous, piolet et encordement direct à la taille. La création en France du Groupe de haute montagne (GHM), reflet d'un alpinisme aristocratique, renouvelle également la discipline. Armand Charlet et Alfred Couette enchaînent les exploits, suivis par Pierre Allain (inventeur des premiers chaussons d'escalade) et Raymond Leininger qui réussissent la première ascension de la face nord des Drus. De l'autre côté des Alpes, deux grimpeurs italiens, Emilio Comici et Ricardo Cassin, font aussi des merveilles.



Cervin



Grandes Jorasses



Eiger

Au début des années 1930, subsistent dans les Alpes trois grands derniers problèmes, à savoir les trois faces nord du Cervin, des Grandes Jorasses et de l'Eiger. Venus à vélo depuis Munich, les frères Allemands Franz et Toni Schmid gravissent le Cervin en 1931. Quatre ans plus tard, à l'issue d'une compétition déclarée entre alpinistes de plusieurs pays, la face Nord des Grandes Jorasses jugée inaccessible, est gravie par les Allemands Martin Meier et Rudolf Peters. Enfin, après de nombreuses tentatives dramatiques et sur fond de nationalisme exacerbé, le sommet de la face nord de l'Eiger avec sa paroi verticale de 1800 m, est foulé en 1938 en pleine tempête de neige par deux cordées (une allemande et une autrichienne) qui ont uni leurs efforts en cours d'ascension.

Et alors que les grimpeurs américains sont à la traîne depuis longtemps, ces derniers inventent en 1939 les pitons à expansion qui, contrairement au piton classique, peuvent être planté dans la roche, sans fissure. Cette nouveauté impactera grandement les futurs tracés des voies d'ascensions.

Si depuis la fin du XIXe siècle, l'Himalaya attisait sérieusement la curiosité des alpinistes, c'est en 1924 que les Anglais Leigh Mallory et Andrew Irvine s'attaquent vraiment à l'Everest. Ils sont aperçus à 8300 m d'altitude. Mais ils ne redescendent jamais, sans qu'on sache s'ils ont été au sommet (le corps de Mallory sera retrouvé en 1999). Quant au Nanga Parbat, surnommée « la montagne tueuse », elle emporte Mummery (1895), Wieland et Welsenbach (1934), considérés comme faisant partie des meilleurs grimpeurs de l'époque.



Mallory et Irving

La course aux exploits (1950 - 1970)

À partir des années 1950, la technique du pitonnage, l'apparition de nouveaux alliages, les cordes en nylon qui remplacent celles en chanvre et de nouveaux vêtements (vestes en duvet) ouvrent de prometteuses perspectives.

La complexification des voies

Dès la sortie de la guerre, les Français s'illustrent avec des grimpeurs formés dans les centres Jeunesse et montagne (créés en 1940) ou dans les écoles d'escalade (Fontainebleau, Calanques, Saussois...). Les Français excellent dans les parois alpines, tout comme les Italiens (Bonatti...) qui réussissent de nombreuses premières dans les Dolomites.

Outre la course à la vitesse, les alpinistes grimpent désormais en hiver en s'attaquant à tout ce qui peut paraître impossible : première hivernale de l'Eiger en 1961, première du pilier du Fresnay en 1967 par Desmaison et Flematti... Malheureusement, les drames ne sont pas absents de ces aventures (Vicendo et Henry, prisonniers du Mont-Blanc en 1956).

L'escalade solo fait également son apparition, même si l'Autrichien Paul Preuss en fut déjà un avant-gardiste au début du XXe siècle. En 1965, l'Italien Walter Bonatti effectue la première hivernale en solo du Cervin.

De l'autre côté de l'Atlantique, les Américains comblent leur retard en s'attaquant notamment aux parois californiennes du Yosemite. Ils viennent même montrer leur savoir faire sur les parois alpines. Avec des techniques d'artificielles inédites, Gary Hemming et Royal Robbins affrontent ainsi des surplombs jusque-là contournés, permettant de réaliser des « directissimes ».

La conquête des géants

Le terrain de jeu s'agrandit aussi sur un plan géographique et politique (ouverture des frontières du Népal aux étrangers en 1951) avec la conquête des très hautes altitudes, notamment sur les sommets himalayens, grâce à de grosses expéditions.

En 1950, les Français Maurice Herzog et Louis Lachenal réussissent « Annapurna, premier 8000 ». Ils s'en sortent toutefois avec de graves gelures. Trois ans plus tard et après de nombreuses tentatives sur ce sommet, l'expédition menée par le Britannique John Hunt permet au Néo-zélandais Edmund Hillary et au sherpa Népalais Tenzing Norgay de fouler les 8848 m du Mont Everest. Hillary offre sa victoire à la reine Elisabeth II qui l'anoblit dans la foulée.

En 1964, les quatorze sommets de plus de 8000 m sont vaincus.



Annapurna 1950



Everest 1953

Bien que moins médiatisée, la conquête des sommets Andins attire également beaucoup d'expéditions des années 1950. Certes, il y avait eu, entre 1930 et 1940, une première période très prolifique dans l'exploration de cette cordillère. Mais le rythme des succès s'accélère : Alpamayo (« la plus belle montagne du monde ») et Huantsan (1951), Ausangate, Salcantay et le terrible Fitz Roy (1952), face sud de l'Aconcagua (1954), Chacaraju et Taulliraju (1956).

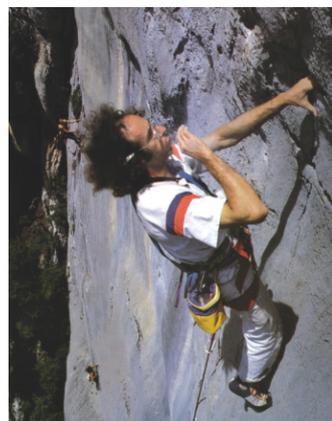
D'autres montagnes du monde sont aussi vaincues comme le Mont Kenya (1952) ou la monstrueuse face sud du McKinlay, en Alaska (1961).

Vers une nouvelle éthique (1970 - 1990)

Au début des années 1970, l'évolution du matériel, notamment des crampons et piolets, permet d'envisager des itinéraires nouveaux, notamment dans les courses glaciaires (face nord des Droites). Mais cette période est surtout marquée par le retour à une éthique de la grimpe qui se caractérise particulièrement par un refus du suréquipement.

Alors que l'Italien Reinhold Messner dénonce dès 1968 les pitons à expansions qui permettent de passer partout, l'Américain Ray Jardine invente en 1974 les *Friends*, des coinçeurs à ressort que l'on peut récupérer et qui ne détériorent pas la roche.

L'escalade libre, issue du monde des falaises, se développe en véhiculant l'idée qu'une voie n'est réellement gravie que si la progression s'effectue uniquement grâce au rocher, ce qui conduit à distinguer point d'assurage et point d'aide qui permettent de se reposer ou de progresser. Cette approche, prônée depuis très longtemps par les Anglais, est facilitée aussi par le premier baudrier-cuissard (1970) qui autorise plus facilement les chutes, ainsi que par les spits (piton à expansion) qui permettent de tracer des lignes de grimpes plus directes. En 1977, Jean-Claude Droyer « libère » la voie historique de Bonatti au Grand Capucin.



Jean-Claude Droyer

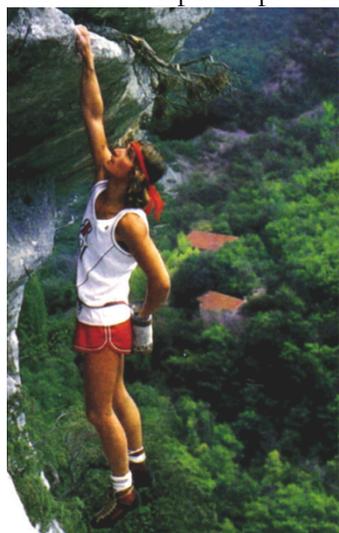
Du coup, le défi devient de réussir toutes les grandes voies « en libre ». Certains poussent même la logique jusqu'à grimper en solo intégral, c'est-à-dire sans aucune assurance. Du coup, le sommet perd de son importance symbolique au profit de la difficulté même de la voie.

Cette approche se retrouve en Himalaya où l'Autrichien Peter Habeler et l'Italien Reinhold Messner réalisent la première ascension de l'Everest sans oxygène et sans assistance. Ils importent également les techniques alpines (légères) dans les ascensions en hautes altitudes.

L'éclatement de l'alpinisme (1990-2018)

La révolution médiatique

En 1982, le magazine *Les carnets de l'aventure* programme un reportage intitulé *La vie au bout des doigts*, qui met en scène un jeune grimpeur, Patrick Edlinger, qui vante le respect et la beauté de la nature, le goût du risque, la maîtrise du geste, l'engagement ultime et le bonheur d'un mode de vie simple. Le film et l'acteur connaissent un succès foudroyant, faisant brutalement sortir l'escalade de son statut de discipline spécialisée.



Patrick Edlinger

Par la suite, la démocratisation des caméras permet aux alpinistes et aux grimpeurs de ramener des images de leurs ascensions pour les partager avec un public de plus en plus avide d'aventures.

La sportivisation de l'escalade

Cette démocratisation de la grimpe, associée à des loisirs plus orientés vers la nature, constitue aussi une porte ouverte vers la sportivisation de l'activité. La création des murs d'escalade débouche sur les premières compétitions (Yalta en Russie, 1983). Mais le milieu de la grimpe se scinde en deux avec d'un côté les compétiteurs (résine) et de l'autre, les « chasseurs de croix » (rocher). L'escalade s'autonomise de l'alpinisme pour devenir un sport à part entière, promis à l'avenir olympique pour les Jeux de Paris en 2024.

Parallèlement, une nouvelle forme de pratique explose avec le bloc qui devient une pratique compétitive dans la fin des années 1990.

Toujours plus

Au cours de cette période, le niveau général des grimpeurs continue de s'élever, notamment avec l'Allemand Wolfgang Gullich (8b en 1984, 8c en 1987, 9a en 1991). En 1993, l'Américaine Lynn

Hill surprend même le microcosme de la grimpe en libérant au nez et à la barbe des garçons, les mille mètres du « Nose » au Yosemite (avec des cotations allant jusqu'au 8a).

La pratique s'internationalise, notamment avec les Japonais en Himalaya. Actuellement, le Tchèque Adam Ondra repousse les limites de l'activité avec dans sa besace plusieurs 9b (cotation maximale).

La difficulté croissante qui marque cette période récente de l'histoire des montagnards est également perceptible à travers le développement des ascensions en solitaires. Si le solo est une pratique ancienne (Preuss, Comici), elle s'est généralisée (Desmaison, Messner, Destivelle, Batard, Lafaille, Lowe...).

Qui plus est, les *speed climbers* effectuent désormais, sous la pression des sponsors, des ascensions express : 3h pour Profit dans la face ouest des Drus en 1982, 1h46 pour Arnold sur le Cervin en 2015, 2h20 pour Steck sur l'Eiger en 2015, 1h58 pour Honnold et Caldwell sur le Nose au Yosemite !



Adam Ondra

Tout aussi frappant sont les enchaînements devenus monnaie courante. En 1990, Alain Ghersen enchaîne en 66 heures trois voies mythiques (Drus, Grandes Jorasses et Intégrale de Peutery). En 2004, Patrick Bérhault laisse la vie dans un projet rocambolesque d'escalader les 82 sommets de plus de 4000 m des Alpes. En 2018, l'Espagnol Killian Jornett monte, à trois jours d'intervalle, deux fois au sommet de l'Everest.

Quant aux ascensions hivernales, elles se font désormais aussi dans l'Himalaya (L'Everest en 1980 par les Polonais Cichy et Wielicki). Et même si les drames restent fréquents – en témoigne le drame du Nanga Parbat avec Elisabeth Revol et Tomasz Mackiewicz en 2018 - il ne reste plus qu'un seul sommet de plus de 8000 m qui n'a pas été gravi en hiver (le K2).

Enfin, comment passer sous silence de nouvelles modalités de pratique telles que le ski extrême (avec Sylvain Saudan comme précurseur) ou le parapente... qui sont même utilisés par des grimpeurs pour enchaîner plus vite ou différemment les parois. Évoquons à ce titre l'incroyable enchaînement de Jean-Marc Boivin au Cervin en 1980 (descente à ski du versant est, remontée de la face nord et redescente en deltaplane !).

La féminisation de la pratique

La plus grande partie de l'histoire de l'alpinisme résonne de héros masculins. D'ailleurs, l'activité est associée à des concepts socialement masculins de courage, force, aventure et audace. Et rares ont été les montagnardes à marcher dans les traces de Henriette d'Angeville, première femme à atteindre en 1838 de manière autonome le sommet du Mont-Blanc.



Ainsi, entre 1950 et 1989, seulement six pour cent des himalayistes étaient des femmes. Et il fallut attendre 1983 pour qu'une femme devienne guide (1953 en Angleterre), même si Simone Badier, Alison Hargreaves, Catherine Destivelle, Wanda Rutkiewicz, Lynn Hill... ont réalisé des exploits égaux ou supérieurs aux hommes. L'ascension des femmes dans le monde de la montagne demeure donc très lente. Et aujourd'hui encore, on ne note que 2% de femmes parmi les guides.

Pour autant, la féminisation de l'alpinisme est en train de devenir une réalité. D'abord dans la sphère amateur où celles-ci représentent 40% des licenciés des clubs d'escalade. Mais aussi dans le monde du haut-niveau. En témoignent les exploits signés Edurne Pasaban (première femme à gravir les 14 sommets de plus de 8000 m en 2010), Elisabeth Revol (première femme à gravir un sommet de plus de 8 000 mètres en hiver, 2018) ou Liv Sansoz (touche à tout de génie qui a gravi en 2018 les 82 sommets alpins de 4000 m).

Au final, l'alpinisme d'antan a définitivement éclaté en plusieurs spécialités (l'himalayisme est rentré dans le lot commun de l'alpinisme), traduisant différentes façons de vivre une seule et même passion, celle de la montagne et de ses ascensions.